

# DES DÉMELÉES



Le 13 mars 2020, des cartons remplis du N°6 des Démélées arrivent au Théâtre de L'Oiseau-Mouche à Roubaix. Le festival le Grand Bain commence. Notre Une affiche un mégaphone et cette question : À quoi sert la danse ? Quelques jours plus tard, les portes se referment, les cartons aussi. Stupeur. Brutalement, un virus impose de s'arrêter, de se terrer loin des théâtres et des studios, de ne plus se voir. Impossible de se mouvoir au-delà des limites de l'habitat privé, de se toucher, d'interagir. L'impression d'être condamné.e au seul régime de la restriction et d'être lentement englué.e au gré des nouvelles règles et horaires imposés devient durable.

La danse, elle, a vite trouvé des brèches pour se manifester, sous confinement ou couvre-feu. Un texto reçu pour se retrouver

dans un parc, des performances organisées spontanément dans l'espace public, comme Thibaud Le Maguer et ses *Impromptues* ou les interventions de la Compagnie Les Trébuchés, des rumeurs de bals clandestins, des raves interdites, des manifestations pour rouvrir les théâtres dansants, des appels à laisser accessibles ces espaces de sociabilité essentiels que sont les cours de danse. De façon tonitruante ou discrète, domestique ou publique, le mouvement laissé à la porte des boîtes noires pour un temps a trouvé des chemins pour rester vivant, malgré la dureté du climat ambiant.

De leurs côtés, théâtres, scènes nationales, institutions et structures culturelles ont proposé de ne pas perdre le contact. Chacune y alla de son streaming, de sa diffusion de captations ou d'anciens spectacles, au point de faire école et de susciter des vocations chez les particuliers. Depuis son salon, son couloir ou autre lieu de son intimité, beaucoup envoyoyaient sur la toile un geste, un son, une image, ou simplement une parole pleine de déses-

## Pourquoi fallait-il ne pas rester silencieux.ses et absent.e.s durant le premier confinement ?

poir, de déploration ou au contraire d'espérance en des jours meilleurs. Cette situation interroge doublement avec le recul. Pourquoi fallait-il ne pas rester silencieux.ses et absent.e.s durant le premier confinement ? Au-delà des meilleures intentions, quelles motivations sous-jacentes pouvaient légitimer d'enrichir une offre artistique qui ne se laissait contempler que dans un rétroviseur plus ou moins embué ? Au fil des (re)diffusions en ligne, un malaise pouvait s'installer : nous faisions aussi l'expérience de l'absence du spectacle vivant en même temps que celle de ses simulacres virtuels. On mesurait alors le poids de la disparition des artistes eux-mêmes dans notre espace de spectateur.ice.

Naviguant en équipe dans ces eaux troubles, nous avons échangé, écrit, questionné. Nous avons même fabriqué un court numéro en noir et blanc, que nous pensions sortir à l'automne dernier. Nous nous sommes posé.e.s une question à ramifications multiples : quel est l'endroit juste pour dire et pour écrire dans ce contexte inédit ?

Comment activer la pensée critique dans un espace culturel vidé de sa sève, alors que l'on se demande où sont le toucher, la peau, la proximité, la chaleur, l'empathie, la douceur et la convivialité ? A-t-on envie d'assister à des créations à huis clos et jauge minimale pour soutenir le travail des compagnies, tout en ayant conscience que l'on est une toute petite poignée à serrer les rangs dans les salles ? Notre position s'est trouvée péttrie de contradictions. On pouvait être soudain bouleversé.e par le fait de revoir de la danse et des corps en mouvement devant soi, et en même temps pétrifié.e.s par la façon dont les normes et les masques brouillaient désormais notre réception. Vouloir continuer à partager des textes, mais sans se résoudre à fabriquer une édition qui serait seulement numérique et accessible en ligne. Attendre que ça rouvre, suivre les occupations des théâtres, se demander comment ouverture, occupations et revendications peuvent cohabiter.

Ce numéro nous fait traverser cette période, cette temporalité longue et ses fluctuations. Y cohabitent des textes écrits entre le printemps 2020 et le printemps 2021, entre incursions dans les salles et regards tournés vers la rue. Il sort pour cette reprise en forme de point d'interrogation, alors que persiste ce sentiment de progresser à tâtons, entre élan de joyeuses retrouvailles et incertitudes qui continuent de planer au-dessus des têtes des artistes, compagnies, intermittents, des plus précaires.

Finalement, cette traversée d'une année nous rappelle qu'accompagner la danse par la critique consiste peut-être à faire vivre des endroits de tâtonnements partagés, d'incertitudes fructueuses et de tentatives stimulantes de chercher à chaque pas comment dire et écrire.

Avec joie, nous rouvrons donc nos cartons.  
Bonne lecture !

Elena Carbonelli, François Frimat, Marie Glon, Philippe Guisgand, Pascale Logié, Marie Pons, Elliott Pradot, Armelle Verrips, Madeline Wood.

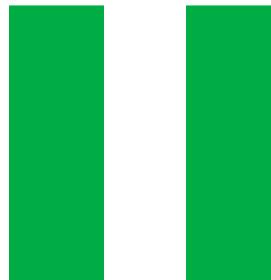
~ I ~

## Des cendres renaissent de belles graines

**(** râce à moi, tout devient poussière et tout s'effondre. Mais ne pense pas que c'est une tragédie. Je fais de la destruction un processus d'une splendeur extrême. J'attends que la vie se manifeste jusqu'à atteindre sa plus grande beauté, puis j'apparaîs pour l'éliminer avec la même beauté. Lorsqu'elle parvient à la limite de sa croissance, je commence à la détruire avec le même amour qui a été employé pour la construire. Quelle joie ! Quelle incommensurable joie ! Ma destruction permanente ouvre la voie à la création constante. S'il n'y a pas de fin, il n'y a pas de commencement. Je suis au service de l'éternité, de ton éternité.

**A. Jodorowski, La voie du tarot, "XIII L'arcane sans nom".**

**I**ly eut le soleil pour nous narguer jours après jours et d'une semaine à l'autre. Nos quotidiens furent transmés en vie de famille pour certain.e.s, et même pour celles et ceux qui conservaient leur rythme de croisade, les carrefours avaient changé de cadence. C'était comme le chant du cygne de l'abysse. Le monde à l'arrêt, une pause. C'était comme un sourire, ce soleil qui nous accompagnait. Et c'était comme un rêve de débrancher la machine juste une fois, pour tout ce que ça coûte au naturel de vivre avec de tels rouages. Ici et là, on a eu l'occasion de danser pour personne, de courber l'échine au soleil chez soi, dans ce périmètre bien établi.



Les mains dans la terre se dirigeaient au ciel.  
La terre et sa brume lénifiante.  
L'encens et quelques respirations. Nous eûmes le temps de les observer.  
On s'y est fait. On a du laisser pourrir les stérilités, les chairs, les non-sens.  
[Les idées abstraites, fantasmatiques : son visage séraphique par exemple]

## On s'est reposé On a laissé reposer

Nous eûmes le temps d'atteindre à peine la nitescence de cette contemplation et nous sommes finalement retourné.e.s à nos occupations :  
Onze mai deux mille vingt  
Deux juin deux mille vingt  
Dix-neuf mai deux mille vingt et un  
La vie reprend son train et c'est ce qu'il en reste ?  
Est-ce un avide néant pour nous artistes, citoyen.ne.s, femmes et hommes lambda, engagé.e.s ?  
Depuis, le vent a repris ses bousrasques, qui par monts et par vaux nous brusquent.  
La poésie renaît de ses cendres quand bien même la sève a pris du retard, elle se fait plus vorace, féroce.  
Car je crois, nous croyons en une certaine lueur.  
Car ce n'est pas une mort mais une métamorphose, car ce n'est pas une utopie mais une volonté poétique.  
Car je crois qu'il est temps de prendre en corps et en voix nos aspirations, autour d'une table, dans la rue, dans nos écrits, dans nos actes dansés. Réinventer les formes ou les improviser car elles sont le reflet, elles sont nos impulsions les plus profondes,  
Car je crois que ce confinement nous a rendu.e.s plus vaillant.e.s, solidaires et intransigeant.e.s.  
Car nous sommes la force créative.

**E.C.**

( **En  
lieu  
sûr** )

**Comment, avec quel soin parler d'un spectacle qui n'a pas eu lieu ? Nous avions rencontré Thibaud Le Maguer au début du Grand Bain en 2020. Son spectacle *en lieu sûr* devait clôturer le festival. Ce titre nous a fait rêver. On a voulu en parler ensemble de vive voix pour évoquer ce qui a existé, et ce qui reste.**

« En arrivant au théâtre, à l'occasion d'*en lieu sûr*, les spectateur.ices découvrent plusieurs espaces, que nous appelons entre nous des cliniques et qui au fil du temps viennent inclure les membres du public, qui peuvent choisir leur degré d'engagement. Ces sont des espaces chaleureux, accueillants, où chacun.e peut sentir comment s'y installer confortablement pour passer un moment agréable. Dans chaque clinique, une ou plusieurs performeuses offrent des soins sonores, lumineux, tactiles, olfactifs ou gustatifs. Chacune d'entre nous est autrice ou coauterice du soin qu'elle prodigue. L'écriture de la pièce est très vivante car nos choix s'opèrent en temps réel en fonction des réactions qu'ils provoquent chez l'autre. Une attention particulière, constamment réévaluée, est portée à l'expression non verbale des personnes auxquelles nous nous adressons.

*soigner*

Il existe de nombreuses définitions au mot *soigner*, j'en avais préparé une petite liste pour l'équipe pendant la création et à laquelle nous nous sommes référencés, je vais vous la lire. Soigner pourrait donc signifier : avoir des attentions envers / veiller à / employer tous les moyens à sa disposition / s'occuper du bien-être / s'intéresser attentivement / donner la priorité à une chose par rapport à une autre / s'efforcer pour aboutir / rétablir la santé / faire ce qu'il faut pour guérir.

Soigner pour nous, soucieuses d'obtenir un consentement heureux, c'est aussi calibrer le soin à la réaction de l'autre afin d'éviter scrupuleusement d'exercer un pouvoir sur lui. S'approcher avec réserve, attention, tact et doute tout en acceptant d'être complètement destabilisés par l'autre, c'est cela qui nous est apparu comme les qualités essentielles de la rencontre. Ces dernières années, j'ai composé mes pièces en structurant des relations. Il a été question ici de composer le moment de la rencontre et de le maintenir, plutôt que de rentrer en relation, un peu comme un garde-fou qui nous permettrait de préserver nos altérités.

Au départ de cette performance, il y a le souci de venir clarifier la notion de consentement. Car consentir n'est ni choisir, ni désirer, mais accepter, qu'importe les conditions. Pour ce faire, nous avons fait le pari qu'en prodiguant des soins, nous pourrions venir creuser cette notion, considérant qu'aussi bien intentionné soit-on, la question du consentement viendrait se poser. Nous avons donc cherché comment prodiguer des soins au théâtre et quelles seraient les conditions nécessaires à ce que ces derniers soient le fruit d'un choix mutuel, désiré et voulu, tant par le public que par les performeuses. »

Ce qui reste pour nous de cette discussion avec Thibaud Le Maguer, c'est l'envie d'inventer des soins pour adoucir nos bobos réciproques, de se rappeler de mieux regarder le non verbal de nos rencontres pour parfois se fier davantage à ce que disent les corps qu'à ce que disent les mots, et le souhait de prêter une attention toute particulière aux moments où l'on se trouve sur le seuil vivant de la rencontre entre les êtres, pour tenter d'observer, de sentir, de rester un peu à cet endroit-là.

**A.V., M.P. & T.L.M.**

***En lieu sûr*, de Thibaud Le Maguer, avec Marion Sage, Françoise Rognerud, Anne Lepère, Thibaud Le Maguer, Henri-Emmanuel Doublier et des soignantes de l'hôpital de Roubaix.**

~ II ~

## Des cendres renaissent de belles graines

« C'est l'artiste qui se sert de son corps pour élaborer une pensée sur le monde », disait la critique de danse Laurence Louppé. Dans un monde où les espaces sociaux, publics et intimes sont contrariés, ré-inventer les corps c'est ce qu'il y a de mieux pour sauver / se sauver de l'atmosphère aliénante globale, dans laquelle à chaque pas devenu incertain, nous sommes tou.te.s susceptibles de sombrer. C'est un enjeu d'espace. Nous sommes privé.e.s ou constraint.e.s dans les espaces qui nous étaient jusqu'alors octroyés.

Mais ceci n'est pas une mort, c'est une métamorphose. C'est l'occasion de créer par nos corps un *topos* à l'image de notre volonté poétique. Voilà à quoi peut donc servir l'art en temps de crise.

Il y a un an, lors du premier confinement au printemps 2020, j'ai donné la parole à deux artistes qui s'exprimaient sur leur énergie créatrice, qui était comme un pied de nez, une sorte de fougue encore idéaliste. C'était un peu d'espoir dans un monde incertain. Aujourd'hui, nous avons consciemment fait le choix de laisser intacts ces morceaux d'interviews, qui après une année semblent... anachroniques, étonnantes dans le contraste qu'ils dégagent quelque temps après ? Amandine, de la Compagnie Les Trébuchés, témoigne dans le texte ci-dessous d'une ardeur audacieuse en mai 2020. À l'aube de 2021, les jours se font longs : ceux de l'hiver, ceux de la morosité d'une situation bloquée, lourde, passant toutes et tous par ce fameux « Monday blues » qui serait le jour le plus déprimant de l'année. Tout semble plus las, morose ; tout.e.s plus résigné.e.s, car les marges de manœuvre en tant qu'artistes n'ont eu de cesse de s'amenuiser. L'étincelle vive et déployée d'antan est remplacée par une force d'engagement plus colérique, plus militante aussi. Sommes-nous constraint.e.s de s'emparer de l'espace public pour danser, pour performer ou juste pour « faire acte » ?

En janvier et février 2021, la compagnie des Trébuchés a proposé trois actions de performances sauvages à Lille et à Dunkerque. On ne faisait rien de spécial. Élise, Mahaut et moi déambulions ensemble avec trois bâtons d'environ deux mètres entre nous, représentant un peu ces distances instaurées depuis un an, accompagnées d'un enregistrement qui s'écrivait en boucle que « l'art n'est pas essentiel ». Amandine, derrière son personnage de marionnette nommé « Gugus », tenait un panneau : « Pas essentiel ».

Nous avons fait ça pour tous les métiers de l'art et de la culture mais également pour cette vie sociale privée de poésie, d'émerveillement ou tout simplement de liens.

Et maintenant ? Va-t-on encore s'évertuer, déployer tant d'énergie pour des projets qui se verront gelés par le covid, par des décisions prises de façon contradictoire ? Car c'est bien ces allers-retours qui éprouvent.. Personne ne sait. *To be continued.*

### ARCHIVES RECITS PRINTEMPS 2020 :

#### Amandine Beauchamp, Marionnettiste, La Compagnie Les Trébuchés

« Le confinement c'était un arrêt sur le monde extérieur, un soulagement, le temps de pause pour créer pour soi. Parce qu'être artiste c'est aussi rechercher du travail, c'est démarcher, être dans la course folle des structures, savoir et se dire que le mois prochain on ne sera pas payée de la même manière que le mois dernier. Le confinement c'était un soulagement. Je me suis consacrée à la création de mes marionnettes, pour le plaisir : le goût du plaisir personnel; puis au milieu du confinement a émergé l'idée d'une création de compagnie avec d'autres artistes. Ça voulait dire "Ok, tout est sur pause mais pourquoi pas profiter de ce temps pour rassembler les artistes émergent.e.s qui ont soif de créer. Oui, on a toutes et tous eu peur en tant qu'artistes mais bon, "l'espérance fait vivre", alors bon ».

#### Tom X, Jongleur, artiste de rue.

« Au moment du confinement, normalement pour les artistes tout est bouclé au niveau des dates. Partant de ce constat, il y avait quelque chose de déprimant à attendre de voir ce qui allait s'annuler, jusqu'à quand, et toute la complexité des emplois partiels etc. Alors j'ai pris ce temps pour jongler, m'entraîner, faire des impros, faire de l'entretien physique essentiellement. Mais la représentation au public me manquait. Du coup c'était le moment du déconfinement le plus intéressant pour moi : le premier soir j'ai proposé à deux amis de jouer au petit square vers chez moi, pour le quartier. Via le Facebook d'échange de bons plans de notre rue, on a communiqué l'info. Format numéro, enceinte portative et c'était bon. Puis, on décidé de le refaire Faubourg de Béthune, en faisant du porte à porte à 15h, et à 19h on jouait. On a fait ça plusieurs fois. C'était simple et évident. On traçait l'espace à la rubalise, 4 sardines, une sono. On jouait avec les limites de l'interdit (au niveau des droits de rassemblement), mais on se sentait légitimes, à notre place de faire cette proposition au quartier, qui plus est proposer ce genre de spectacle à des personnes qui n'y ont pas accès d'habitude. C'est clair que l'on a fait ça par réaction, et qu'on était vraiment en manque de représentation. On était inconnus, sans nom. C'était une initiative pour les habitant.e.s du quartier en réponse à un climat si particulier. Celles et ceux qui sont venu.e.s nous voir faisaient partie de ce jeu. »

E.C.

## VUES D'ICI



é confinement n°1, mai 2020, la ville m'est devenue hostile. Je vis par procuration les événements qui se produisent ici, maintenant. Les photographies de Françoise Rognerud, artiste, danseuse, diffusées sur Facebook, sont l'unique lien qui me relie à l'art vivant, dans une forme réactualisée du positionnement du regard. Du 21 au 31 mai, Françoise mène une action de terrain, armée de son reflex numérique objectif 500 (ce format permet une focale équivalente à celle de l'œil, sans zoom ni recadrage) : elle poursuit le duo composé des performers Thibaud Le Maguer et Léo Lequeuche, et compose une forme d'archive de leur performance nommée *Impromptues* en prenant une quarantaine de photographies. C'est un acte engagé en réaction à l'immobilisme éprouvé par les mesures de distanciation et la fermeture des théâtres. L'invitation se fait à la dernière minute, souvent au crépuscule, elle se déroule de manière sauvage dans un lieu public de passage ; c'est un art de terrain largement frondeur, une aventure qui implique la rencontre. L'art là où on ne l'attend pas !

La reporter accompagne les pérégrinations de nos deux turbulents personnages, confrontés aux regards des passant.e.s à peine sorti.e.s de l'état

**UNE  
AVENTURE  
QUI  
IMPLIQUE  
LA  
RENCONTRE**

de sidération du long temps de confinement. La traversée inattendue, dans un lieu non approprié à l'acte artistique, provoque un nouveau mode d'échange chez ce nouveau « non-public » d'une « non-danse ». Faire l'expérience chorégraphique implique une rencontre, certain.e.s l'acceptent, d'autres la refusent, passant leur chemin dans la plus grande indifférence.

Un cliché affirme cette faculté à saisir à la fois le sujet de la performance tout en laissant deviner ce qui passe par ailleurs. On y distingue deux jeunes femmes, posées à l'angle de la rue Masurel. Elles observent les deux espiègles qui se jouent de l'embrassade interdite par le stratagème d'une feuille de papier-nappe interposée entre leurs deux corps, non comme solution au problème posé par la distanciation mais comme outil dramaturgique dans la mise en scène d'un corps à corps. L'intensité de ce moment se lit par le degré d'attention des jeunes femmes, en retrait de la scène mais dont la posture des corps penchés, visages tendus vers cet étrange couple, marque la curiosité.

Un autre instantané pris sur l'esplanade me touche particulièrement : entre chien et loup, en arrière-plan les lumières de la ville se réverbèrent en éclats sur la feuille de survie que les deux performers manipulent. L'image de deux êtres enlacés se distingue du mouvement, ne laissant paraître que la puissance de l'étreinte. Françoise les côtoie de près, la distance choisie est celle de l'intime tout en jouant avec la profondeur de champ pour organiser l'espace. La silhouette de dos agrippe l'autre à bras-le-corps, qui par ses mains baissées, bras écartés, paraît s'abandonner; au loin un cycliste poursuit son chemin.

Un tirage en noir et blanc se distingue de la série, les nuances de grains et la palette de gris affirment une révélatrice beauté. Thibaud Le Maguer est coincé dans l'encoignure de la porte d'entrée de l'Opéra de Lille, il brandit à bout de bras une enveloppe de papier sur cette entrée lui interdisant tout accès. On distingue sur le mur à sa droite l'affiche de la saison, comme indice de la réappropriation du territoire prohibé par une opération artistique.

P.L.

*Impromptues*, Thibaud Le Maguer & Léo Lequeuche, d'après les photographies de Françoise Rognerud, Lille, mai 2020.

## Rubrique

# Le moins geste

Un endroit pour s'intéresser à la naissance du mouvement, aux processus de travail en cours, une fenêtre sur la fabrication du geste chorégraphique.

« Aujourd'hui c'est lundi et comme tous les lundis on avance peu. Le temps de mettre la machine en marche. Mais soit, plusieurs choses sont sorties du plancher, premièrement l'installation d'une petite scénographie (j'aime bien me sentir chez moi pour bien travailler) et le montage de deux sources sonores. La première est un remastering d'un enregistrement des débuts de ce projet. J'ai demandé à l'époque à Elliott Pradot et à Sarah Baraka de me raconter comment ils avaient rencontré la danse. Des petits textes en sont sortis, je me suis amusé aujourd'hui avec leurs paroles et vous les donnerai à entendre plus tard dans la semaine (je ne suis pas très doué en technologie, tout prend un peu plus de temps). La deuxième est une séquence de percussion que je diffuserai membrane contre caisse claire (là je vous laisse imaginer).

Déplacer, jouer, appuyer, rejouer, déplacer encore, danser. Beaucoup de questionnements sont nés durant cette semaine et c'est pour cela que je n'ai pas tenu la promesse des posts journaliers. J'ai voulu prendre du recul, prendre le temps, pour ne pas dire de bêtises, ne pas trop en montrer.

Les premiers jours ont été assez compliqués car vouloir travailler sur la danse et les traditions collectives quand on est seul, que tout était pensé pour être en groupe, n'est pas chose aisée. Par où commencer ? Comment dois-je me mouvoir pour insinuer le collectif ? Après des premiers jours exclusivement dédiés au son et à la scénographie : procrastination chorégraphique. Mercredi je commence à me faire une raison ; puisque je suis seul, je me mets dans les conditions du solo, des choses naîtront, le collectif viendra plus tard. Mercredi soir je commence enfin à danser ; c'est en retenue. Ça ira mieux demain. Jeudi je danse et ça commence à être intéressant je déplace les objets, je construis des images, je danse avec elles, autour d'elles, pour elles.

En fin de journée, Silvain Vanot vient voir où j'en suis. Je commence. La pédale de loop n'a plus de piles. Tant pis, je lui raconte. Ce sont les aléas du direct. Il me dit, entre autre, qu'il voit plutôt la chose comme un solo. Je ne lui avais pas parlé de cette éventualité avant, ça conforte mon idée. Puis c'est à Leila Pereira et Marie Lelouche que je déblatère mon travail de la semaine. Elles sont perdues. Moi aussi.

Elles comprennent un peu vers où je veux aller.

Moi aussi.

Leila, qui connaît bien mon travail, me conforte encore dans l'idée du solo « *Tu te places toujours en tant que conteur, tu nous racontes encore une histoire* ». Elle a raison, ma position de conteur ne peut être incarnée dans ma recherche que si je la tiens seul. Enfin, ça se discute, mais c'est en grande partie vrai.

Vendredi je danse encore et je me dis que pour tester les choses et se mettre vraiment en condition il faut que je me confronte à un public. Ça tombe bien, aujourd'hui il y a du monde à l'école, il y a une bonne énergie de travail, j'ai envie de leur montrer des choses, j'improviserai en partie la danse car il faut qu'elle dialogue avec des corps. Je fais passer le mot que je montrerai une étape de travail à 16h (bien que je n'en aie pas vraiment le droit. Pardon).

Premier appel micro dans les couloirs de l'ESA.

**16h Je crains que personne ne vienne.**  
Brieu arrive et nous dit que l'on n'a rien entendu à mon appel micro. Il me propose de le refaire. C'est Marie qui s'en charge, tout le monde entend.  
Des élèves arrivent... ouf.

**16h20 Je commence, la voix d'Elliott se souvient, je bouge, je danse, je joue, je bouge encore, je danse, je déplace, je danse, je déplace encore, je regarde, je respire fort, c'est timide, mais je sens que quelque chose se passe, je me laisse porter par le stress et l'improvisation, une bête naît du déplacement, une image se crée.**  
Je danse avec elle. Je danse pour eux.  
"jsais pas, y'avait une énergie qui circulait à l'intérieur..."  
16h45 Fin.

**17h00 C'est un solo.**  
Mais les temps de workshops, avec un groupe, sont aussi importants que ceux passés seul au plateau. La danse, se rappeler de, se déplacer, construire, se regarder... c'est avant tout du partage. À bientôt donc. »

*dancar* d'Alexis Costeux, journal de bord de résidence à la galerie Commune de l'École supérieure d'Art de Tourcoing, partagé à l'origine sur Instagram, 16 au 20 novembre 2020.



**R**n an, jour pour jour, que je n'ai pas écrit sur la danse, perception et énergie scripturaire anesthésiées, comme paralysées par la crise. Mon dernier texte s'intitulait *Spéléo-liturgie*. Un solo de Faustine Verdier dans le noir complet, dévoilé par sa seule lampe frontale... On peut toujours croire aux coïncidences ! Le film qui nous accueille éclaire d'un halo pâle un plateau aux contours indistincts. L'image est dense, granuleuse, pleine d'aspérités. En noir et blanc, une paroi rocheuse défile verticalement et du bas vers le haut, me laissant l'impression d'une lente chute de plume le long d'un mur de pierre.

## TOMBER DANS UNE CARRIERE SANS FOND.

Lentement, et comme en écho, l'obscurité blêmit, révélant un énorme rocher posé à l'avant-scène. Dans le même temps, une nappe sonore se met à gronder ; les infrabasses réveillent mon instinct alpin : le roulement sourd et inexorablement amplifié de l'avalanche. Dans un fracas sourd, un éboulement pierreux, tombé du ciel, libère un nuage de poussière.

## EXIT LA SCÈNE. L'IMMERSION EST TOTALE.

D'une échelle de corde métallique, elle descend de nulle part : alpiniste, spéléologue, urgentiste ? Je ne suis plus sûr que d'une chose : le bas est toujours à la même place ; mais que désigne le haut ? L'air libre, le sommet, le toit du puits, l'entrée du trou ?

L'exploratrice observe, scrute, découvre ; elle joue avec l'ombre de ses doigts, retrouve un instant les gestes premiers de Lascaux, en projetant l'ombre de ses mains sur la paroi. Nimbée d'une fumée poussiéreuse qui dessine des reliefs sans cesse changeants, elle erre parmi les roches. Un caillou, d'habitude, c'est trois fois rien ; on n'y prête guère attention ; mais ici, Nathalie Baldo dévoile une existence de pierre, décomposée sur quelques mètres carrés : du mastodonte minéral au gravier devenu sablonneux : une vie à l'échelle planétaire en somme, que les mouvements de la danseuse, déliés, suspendus, spiralés parfois, livrent à l'aune de cet infiniment long, immobile.

Par le jeu des palans qui maintiennent suspendus certaines de ces masses, il est aussi question de poids, de force, de pesanteur et de risque à finir écrasée. Le dialogue tonique s'instaure entre le mouvement pendulaire du minéral et les reptations de l'humaine. Une série de duos où s'expriment la démesure et l'altérité, le jeu avec l'inexorable, l'esquive du prévisible. Cet autre imposant avec qui il faut partager, composer, échanger, exister tout simplement. La métaphore est là, évidente ; inutile de la filer davantage. Car une nouvelle image vient déjà s'y substituer : celle d'un avenir sans jour, sans eau, avec pour seule précipitation une pluie de météorites : un piège lunaire. Au bout de leurs cordes, les planètes de pierres oscillent encore, suggérant un cosmos où l'infinie patience de l'éther est la règle.

Comme la danseuse, on prend le temps de la contemplation ; de la méditation. On reste estomaqué par l'ampleur du projet scénographique, qui loin de toute pédagogie ou volontarisme, utilise la seule poésie pour proposer ces variations thématiques sur la prémonition écologique, l'invitation au dialogue avec la terre, une philosophie du temps ou encore une méditation sur la solitude. Avec *Roches*, Nathalie Baldo a rêvé longtemps son *Projet de la matière*, pour nous proposer une vision ambitieuse, ancrée dans son temps, immersive aussi – délivrant à chaque regard curieux un peu de l'expérience luxueuse que seuls les alpinistes et les marins peuvent s'offrir.

**P.G.**

*Roches* de et avec Nathalie Baldo, Cie La Pluie qui tombe, Première au Bateau-Feu, Dunkerque, 10 mars 2021.

# OÙ EST LA DANSE ?

Qu'est-ce qui fait spectacle quand les boîtes noires sont fermées et nos rencontres masquées limitées ?

Comment nos yeux qui aiment voir et nos sens qui aiment sentir trouvent-ils de quoi se nourrir dans les espaces et gestes quotidiens transformés ?

Au premier confinement, les urbanités vidées ont créé des visions chorégraphiques souvent entourées d'un silence magistral, où un balcon pouvait se transformer en scène et la rue en bal par une sono qui a fait de nos ombres des partenaires de danse.

La semaine dernière, en route pour les champs, un homme seul les bras levés en plein milieu du rond point des postes à Lille me renvoie en trois secondes la surprise d'un spectacle dangereux et en même temps revendicatif sur la place de l'humain sur ce croisement fou de voitures.

Entre ces deux moments, il y a eu les échanges chorégraphiques avec les copains qui par leurs paroles ont fait émerger mouvements et émotions. Un spectacle glané dans un théâtre. Et tant de moments performatifs accumulés comme des pierres précieuses.

Quand le regard que l'on porte sur les choses devient un outil de création, où se situe alors la danse ? Dans ton corps ou le mien ? Pendant que les enfants cherchent de quoi nous faire bouger dans le salon, HK et les Saltimbanks chantent sur mon ordi des mots venus de Roubaix qui ont su voyager de manifestations en flash mobs : « *On veut continuer à danser encore, voir nos pensées enlacer nos corps.* »

Puis frauder pour aller au-delà des kilomètres imposés, voir de vrais gens faire de vrais spectacles. On est un peu surpris.e.s et chamboulé.e.s d'être autant à avoir franchi quelques limites. On devient tou.te.s regards et corps, pour faire des spectacles dehors, en dehors des théâtres, là où l'on peut continuer à voir avec nos yeux ce qui a fait spectacle en nous.

# Où est la danse ?

Le 7 octobre 2020, les théâtres sont dans une brèche d'ouverture et je vois mon premier spectacle masqué. Il s'agit de *Soulèvement*, solo de Tatiana Julien qui joue au Théâtre de l'Oiseau-Mouche à Roubaix. Alors que la danseuse et chorégraphe emplit la salle d'une énergie phénoménale, je nous vois nous, assis.e.s en bifrontal sur des gradins, visages et expressions figées. Soudain, j'ai envie de pleurer. Tatiana Julien s'approche des premiers rangs, réduit la distance à pas de velours et prend dans ses bras - peau contre peau - une complice. Je ressors sur le pavé avec la sensation que la frontière entre l'interprète et les spectateur.ices n'a jamais été aussi épaisse. J'ai l'impression que nos corps sont pétrifiés, incapables désormais de recevoir la danse correctement. Je me demande à quel point notre empathie, notre sensibilité ont été bousculées avec la crise sanitaire, et l'ampleur de tout ce qu'elle est en train de faire aux corps vivants.

Le 16 janvier 2021, Lille se couvre de neige. J'entends de loin qu'une manifestation a lieu l'après-midi même. En plein hiver, en pleines restrictions. Au détour d'une rue du quartier Moulins je croise une cohorte de gens joyeux qui mêle pas de danse, bataille de boules de neige et marche décidée, au son de camions dotés de puissants dispositifs sons qui guident le cortège jusqu'à la place de la République. Soudain la danse est là, partout, tous azimuts. Les corps anonymes vêtus de noir agglutinés aux camions dansent et pulsent sur un beat rageur. Une poignée de danseurs de jumpstyle font crisser leurs pas véloces sur la place à l'arrivée. Des fumigènes rose fluo éclairent le ciel blanc, la neige fond doucement et on n'en croit pas nos yeux. Tous les corps qui sont là respirent, on touche du doigt un sentiment de liberté retrouvée, il y a à ce moment-là une joie partagée. Est-ce que c'était un rêve ?

Le 22 mars 2021, la représentation de *Dans le mille* de Kevin Jean, en jauge réduite au Gymnase à Roubaix marque la création de la pièce. Le spectacle interroge nos regards, nous demande de choisir à tout instant où poser nos yeux. Alors que les interprètes jouent à faire trembler les lignes de définition de la masculinité, est-ce qu'il faut oser regarder franchement, ou caresser de loin les peaux du bout des cils ? Est-ce que l'on a le droit ou l'aisance nécessaire pour découper les trois corps qui se tiennent devant nous en morceaux selon le cadre de vision que l'on se choisit ? À la sortie, j'entends : « *Je crois que le masque a changé mon regard, je crois que je n'aurais pas vu le spectacle de la même façon sans.* »



Peut-être que le covid nous aura permis cela : déconstruire encore, encore et encore ce qu'est la danse. Comprendre où se situe la danse ou ce qu'est « la danse » c'était d'abord pour moi un travail universitaire. C'était d'abord la connaissance de l'histoire de la danse ou des danses, des corps, des codes, des mouvements artistiques, des paradigmes ; c'était déraciner et démythifier du langage courant toute la réduction que contient le mot « danse ». On passait du singulier au pluriel, de « la danse » à « les danses ». Intellectuellement, on élargissait un élément pour y voir tout son éclectisme. On additionnait. On multipliait. La danse. Les danses. Puis, il y avait ce qui allait de pair, par opposition presque : le démantèlement. La déconstruction minutieuse des catégories. Soustraire. Diviser. Séparer. Annihiler.

Finalement, qu'est-ce que la danse ? Peut-être tout le contraire de ce que l'on projette dans le *commun*. On a compris qu'on n'était pas obligé.e d'être technicien.ne pour être danseur.se, d'avoir un corps de ballerine, de faire le conservatoire, de faire du jazz, du modern, du contemporain, ou encore du flamenco. On démonte les stéréotypes. On démonte les mots. Le langage.

La danse c'est un geste dans une cuisine, un champ de fleurs qui tournoie au gré du vent. C'est un murmure intime au soleil, qui console. C'est une immobilité dans la rue. Un regard hagard, furtif, non voyant. C'est faire « acte » avec son corps accourré. Revendiquer. S'asseoir sur. C'est le mouvement des métiers, les gestes répétés, automatisés. C'est s'amuser comme des enfants, comme des adultes; chanter encore dans les salons, dans les chambres, dans les bars. C'est ouvrir des farandoles, des traditions en serpentine, des espaces. Ce sont des arabesques mathématiques, des chutes logiques, des points de suspension, des phrasés culbutés, des contre-temps. Un babuttement. Ce sont des actes manqués, des lapsus, des verbes : caresser, trembler, courir, arrondir, saisir, émouvoir. C'est arrondir les angles des os et de la chair, puis poser des limites. Ce sont des émotions pour celui ou celle qui danse, pour celle ou celui qui regarde. C'est des esthétiques grandioses, partagées, racontées, écrites, critiquées dans un journal comme celui-ci. C'est du spectacle parfois agrémenté, assaisonné.

C'est tout, c'est rien, c'est ce que vous voulez me raconter, vous raconter.

C'est une histoire qui se crée à travers la beauté du regard.

**A.V., M.P. & E.C.**

# DÉPRENDRE FAIRE DÉPRENDRE

On connaît surtout la compagnie Zone Poème pour sa création en cours, *Barbare/European Museum of translation*, grande saga modulaire dédiée aux grincements organiques des différentes cultures européennes, dont les épisodes sont actuellement à retrouver dans la plupart des programmations métropolitaines de bon aloi. Simon Capelle et Mélodie Lasselin nous habituent ainsi à partager leur regard acéré sur notre temps et une écriture précise, stimulée par le mariage entre gravité et humour, secouant les clichés et décillant les mémoires. Avec *Oracle*, on découvre un autre registre : une exploration des ressources du dispositif de la reprise.

La pièce tente le difficile équilibre entre une première présentation plastique et dansée d'un matériel anthropologique et historique qui sera plus tard l'objet d'une seconde présentation parlée, cette fois morale et politique. L'exercice sera lui-même d'ailleurs à son tour réfléchi et commenté par Mélodie Lasselin tour à tour ici danseuse, actrice et bientôt elle-même. L'engagement est total.

C'est depuis les brumes les plus anciennes de la mémoire occidentale qu'est d'abord appelé le rite des oracles de la Grèce antique pour être ensuite référent et occasion d'une analyse comparée au service du caractère transhistorique de la domination masculine et de la violence faite aux femmes. Comment les anciens s'y prenaient-ils pour se mettre à l'écoute d'une parole émergente de pratiques divinatoires ? Qui portait cette parole et surtout qui en donnait le sens ? Le plateau nous accueille par le scintillement d'« amulettes-pierres » dont le rayonnement va s'animer au gré de leur prise en main. Une femme agenouillée s'en empare jusqu'à en faire un tas au creux de son bras. Elle laisse advenir une image de mère allaitant son enfant. L'image

sort à peine des ténèbres à la faveur d'une lumière jardinière et rougie. Le rituel se poursuit par la composition d'un chemin en pointillé fait de ces mêmes pierres, cette fois blanchies par la lumière savante de Caroline Carliez. La femme, désormais vestale, accomplit dans un univers sonore d'échos plus ou moins surnaturels de lents mouvements ponctués de légers soubresauts de la main et du bras. Son corps entre par morceaux, découpé par la lumière dans les ténèbres pour parcourir l'espace des lettres d'un JE projeté sur le mur de scène et qu'elle ne parvient à embrasser. Les mains palpitan, les sons grincent, l'alphabet grec défile. Les pulsations de la musique de Guy Lefebvre s'accélèrent et accompagnent un texte qui surgit chaotique, par bribes, qui confesse l'impuissance de faire passer au langage le secret d'un sens céle dans un informe initial pourtant présent au corps. Quelle trace laisse une telle expérience qui nous met en présence d'une sémiologie muette ?

Le parcours recommence vers un autre mystère : celui de la révélation photographique et des mains négatives composant toute une ontologie incertaine de l'image produite. Nous serons laissé.e.s au cœur d'un POÈME dont le sens nous restera à jamais mystérieux, dont l'épiphanie sera confiée à la musique, aux chants sacrés qui relaient à leur tour l'inaccessibilité irréductible de la parole qu'on sollicite. Pourtant, cette formulation scénique d'un informulable n'a pas vocation à célébrer un hermétisme sévère. La lumière se rallume et Mélodie Lasselin vient s'asseoir à angle droit en bord de scène. Elle reprend le propos en parlant au micro : « C'est pendant la reconstitution que c'est apparu. » C'est alors le temps de la présentation des sources documentaires à propos de cette parole jadis appelée par des femmes oracles, « souvent violées » nous dit-elle en relayant Diodore de Sicile. Cette parole ne venait pas, sinon via l'interprétation de prêtres qui la confisquaient. Le rapprochement est alors évident avec celle des femmes d'aujourd'hui, toujours souffrant sous le joug d'une violence masculine et qui peine à se faire jour, à être entendue. Face au public, Mélodie Lasselin demande aux hommes de quitter la salle et de laisser la pièce se terminer devant les femmes seules entre elles. L'interpellation n'a rien de la reprise d'un outrage au public, elle appartient au dispositif d'une réparation qui veut encore reprendre la reprise. Après de longs applaudissements, une discussion de plus d'une heure aura lieu avec l'ensemble du public, Mélodie Lasselin et Simon Capelle, comme une réparation se poursuivant en un chantier continué.

F.F.

**ORACLE**, Compagnie Zone Poème, interprété par Mélodie Lasselin Théâtre de l'Oiseau-Mouche dans le cadre du festival Le Grand Bain du Gymnase CDCN, Roubaix, 24 mars 2021.

# Rapide perception gestuelle

Douze chanteur.se.s lyriques forment un cercle zodiacal. Atmosphère et tenues solennelles au cœur de l'Opéra de Lille

où les fauteuils ont été retirés au parterre, devenant alors la scène. La scène officielle vide et sombre, à l'arrière, donne de la profondeur au lieu. Je m'installe en hauteur avec les quelques invitée.e.s pour voir cette répétition / captation.

Avant que tout commence, j'observe les chanteur.se.s dans leur bulle. Derrière leur pupitre, leur posture m'intrigue d'emblée. Ils tournent et elles tournent des pages, chacun semblant se concentrer, répétant pour soi-même sa partition. Leur gesticulation douce et atypique m'interpelle encore. Si je regarde bien, certains gestes sont précis et élégants : effleurement du doigt à la verticale traçant dans l'air comme un L, avant de frôler la bouche et remonter jusqu'à l'oreille. C'est un exemple parmi d'autres. Puis, tout commence. Des chants diphoniques, des enchevêtements d'onomatopées, de grommelots, des jeux de voix, une cascade de sonorités, des éclats contrôlés, des borborygmes, des rires, des coupures nettes, des fondus. Une cacophonie organisée.

Qui sont ces créatures dont les voix semblent être des aplats de peinture et dont la superposition donne à voir un tableau foutraque ? Des couches sonores construites par dessous, au-dessus des autres, se dégage le particulier, le singulier. Ce sont ces gestes qui reviennent. Ils sont indépendants, libres, légers, organiques, intimes. Ils vivent seuls et se foutent du reste du monde. Sont-ils conscientisés, planifiés, travaillés ? Ou sont-ils la résultante de cette concentration vocale ?

Puis, il y a l'atmosphère numérique ; une nappe sonore psychédélique où parfois semble éclater un orage ? Le chef d'orchestre dans tout cela est possédé. Ses mouvements à lui ne sont pas pudiques. Ils sont extravagants et nerveux. Je souris, ravie de voir ces corps, d'entendre ces voix.

À quoi assisté-je ? Un nouveau rituel chamanique bourgeois ? Un secte animalière ? Une danse, peut-être ?

E.C.

**Les Chants de l'Amour** de Gérard Grisey avec l'ensemble Le Balcon dirigé par Maxime Pascal, Opéra de Lille, avril 2021.

**Focus**

## PENDANT QUE VOUS ÊTES OCCUPÉ·E.S À LIRE CET ARTICLE...

**DORMIR AU THÉÂTRE 14/03/21**

Depuis quatre jours le Théâtre du Nord est occupé par les interluttant.e.s 59-62. Aujourd'hui, comme hier, il y a des rassemblements sur la Grand'Place de Lille et dans le théâtre pour discuter de la situation. On me tient informée des actions à distance car j'ai dû rester chez moi aujourd'hui. 17h30 : on m'appelle, besoin de monde pour rester dormir sur place. Le couvre-feu est dans trente minutes, ça va être compliqué... mais j'ai trop envie de rejoindre le mouvement. J'attrape mon sac à dos, le remplis de sac de couchage, couvertures, matelas et tout ce qui peut être utile à la nuit. En même temps, ça m'angoisse un peu... Dormir au théâtre avec une poignée d'inconnu.es, sûrement beaucoup plus habitué.es aux manifestations que moi... Pas le temps de réfléchir, je saute dans le métro.

**08/05/21**

Si vous lisez cet article, c'est que sans aucun doute les lieux culturels ont rouvert, que vous vous apprêtez à vous asseoir face à un plateau et que sous peu le spectacle va commencer... Mais si vous lisez cet article, il y a aussi de fortes possibilités que les occupant.e.s aient été expulsé.e.s du Théâtre Sébastopol de Lille, tout comme celles et ceux de plusieurs lieux occupés partout en France depuis l'annonce des réouvertures du 19 mai 2021. Peut-être que maintenant nous occupons ailleurs... Ou peut-être que nous n'occupons plus, car depuis l'ensemble, et nous disons bien l'ensemble, des revendications que portent les lieux occupés en France ont été acceptées et mises en place - même si, pour être honnêtes, nous en doutons fortement... Ou peut-être sommes-nous là devant vous ce soir...

Au moment où nous nous réunissons pour écrire cet article, plus de cent-deux théâtres sont occupés en France et sous dix jours, les lieux culturels vont pouvoir rouvrir. Nous avons proposé d'écrire en lien avec lesdites occupations. Et on sèche... Pourquoi n'arrivons-nous pas à nous y mettre, à mettre en forme toutes ces notes prises en AG, dans la rue ou dans les théâtres occupés ? Peut-être, nous nous disons que peut-être cela vient de ça : occupé.e.s. Que nos corps et nos esprits sont occupés par tant de choses, par la période que l'on traverse et toutes les problématiques qu'elle charrie. Que nous sommes occupé.e.s non seulement à penser à demain mais aussi à aujourd'hui, là dans l'urgence du moment.

Car si ces lieux occupés proposent depuis leur début des temps longs de dialogue autour de différentes thématiques qui traversent notre société, nous et les autres occupant.e.s devons aussi pouvoir répondre communément à l'urgence. Car le théâtre occupé est quelque part toujours en relation avec l'urgence, avec le jeu de l'actualité, à l'image de l'urgence de faire son sac pour aller passer la nuit au Théâtre du Nord au début du mouvement à Lille en mars dernier. Car l'urgence du moment c'est la réouverture prochaine des lieux culturels, et avec elle les possibilités (ou plutôt devrait-on déjà dire, les exemples) d'expulsion d'occupant.e.s. C'est cette urgence-là qui nous a poussé.e.s et donné envie dans cet article non pas de présenter un journal de bord ni un résumé du mouvement mais plutôt de dialoguer avec cette urgence. Car, et pour ne pas cesser de le répéter, la réouverture des lieux de culture n'est qu'un seul - et

le dernier ! - point de la liste des revendications des occupant.e.s du Théâtre Sébastopol de Lille. Face à l'urgence donc, nous n'arrivons pas à mettre un terme à cet article tout comme nous ne voulons pas que la réouverture des lieux culturels en France mette un terme à leurs occupations, que l'ensemble de leurs occupant.e.s s'en trouvent expulsé.e.s et par là que leurs revendications soient réduites au silence...

Ce qui nous bloque aussi c'est ce questionnement : que dire et comment dire cette/ces occupation.s en un article ? Comment refléter a posteriori toute cette pensée en développement au milieu de ces lieux occupés ? Comment retranscrire par des mots toutes ces expériences, ces rencontres, ces essais, ces questions : toutes les pages de notes paraissent si peu dire face à l'expérience que c'est d'y être, d'être au cœur d'une AG qui réfléchit au monde d'aujourd'hui et à celui que l'on s'accorde à appeler "le monde d'après" (que l'on souhaite bien différent du "monde d'avant"), mais aussi à ce que c'est d'être simplement là, hors AG, à partager des instants entre occupant.e.s, ou en prenant part aux différentes actions organisées depuis le début

## CA VEUT DIRE QUOI OCCUPATION ?

de ce mouvement... Et enfin cette question aussi, qui reste en suspens : comment pouvons-nous retranscrire à deux une pensée construite avec tant de personnes, et parmi celles-ci certaines qui ont bien plus occupé ces lieux que nous.

Ce 8 mai 2021 nous finissons cet article (car il faut bien plus ou moins le finir pour le publier) mais pourtant rien n'est fini. Le lendemain une AG extraordinaire s'ouvrira pour poser des temps de discussion et de prises de décision à propos de la suite du mouvement, et d'innombrables questions sont encore là (et tant d'autres ne sauraient tarder) :

**REVENDICATIONS****DES OCCUPANT.E.S DU THÉÂTRE DU NORD À LILLE, THÉÂTRE SÉBASTOPOL À LILLE, THÉÂTRE DU CHANNEL À CALAIS ET DU COLISÉE DE ROUBAIX.**

1. Retrait de la réforme de l'assurance chômage
2. Prolongation des droits à l'assurance chômage des professionnel.le.s du spectacle vivant et de l'audiovisuel (année blanche), au-delà du 31 août 2021 et au minimum pendant un an après la reprise totale du secteur culturel. Et son extension aux artistes-auteur.ice.s.
3. Élargissement de cette mesure dès maintenant à tou.te.s les travailleur.se.s précaires, extras et saisonnier.ère.s entre autres, qui subissent les effets de la crise.
4. Plan massif de soutien à l'emploi culturel, avec garantie de partage équitable des aides entre grandes et petites compagnies et structures.
5. Des moyens pour garantir les droits sociaux - retraite, formation, congés payés, etc. - dont les caisses sont menacées par l'arrêt des cotisations.
6. Retrait pur et simple de la réforme des retraites.
7. Parité dans les structures culturelles, qui soit représentative.
8. Réouverture immédiate des lieux en extérieur et réautorisation de la musique amplifiée en rue.
9. Réouverture des lieux de culture au sens large, sans passeport sanitaire. C'est-à-dire les théâtres, salles de concert, restaurants, discothèques. **22/03/2021**

pourquoi on est là ? jusqu'où on va aller ?

ÇA VEUT DIRE QUOI OCCUPATION ?

comment on se positionne ?

quelles salles vont rouvrir ?

comment continuer la lutte en dehors des lieux ?

en collaboration avec les compagnies qui vont jouer ?

lier les luttes rend-il le mouvement illisible ?

faut-il sortir d'ici ? pourquoi occuper un théâtre ?

occuper ailleurs ? à plusieurs endroits ?

quelles positions dans les lieux à partir du moment où l'on va rouvrir ?

retourner travailler ou s'empêcher de travailler ?

appel à la grève ? au blocage ?

alors qu'on ne travaille plus depuis un an ?

occuper un lieu où on nous a ouvert les portes, autorisé-e-s à venir, quelles questions ça soulève ?

**18/05/21**

Depuis ce premier moment de rédaction, nous tentons de valider une dernière version de cet article : nous sommes alors le 18 mai 2021, veille de la "réouverture"... et jour de la demande faite à nos camarades du Colisée de Roubaix de quitter les lieux cet après-midi. Si vous lisez cet article...

**M.W., E.P.**

## Rubrique

## En pratique

Faire partie d'une transmission, le temps d'un cours, d'un bal ou d'un atelier. Une immersion dans la danse depuis l'expérience.

### DANSE LA FRICHE

La danse me manque, je suis saturée par toutes ces applications à danser et ne trouve aucun sens à me remuer le popotin seule dans mon salon. On est samedi fin d'après-midi, le ciel est menaçant mais il y a cette envie et beaucoup de curiosité à répondre à l'invitation du collectif LHA saint sauveur, aussi je décide de faire le mur. De nombreux clichés encombrent mon regard sur cette danse de salon, l'idée de s'initier au tango de manière alternative me séduit. Le fait que cela ait lieu à la friche Saint-Sauveur m'intéresse d'autant plus : Zone A Protéger plus que Zone A Défendre. Les tangeros nous attendent sur la parcelle macadamisée du lieu anciennement réservé au déchargeement des marchandises, une scène en plancher de récupération jouxte le mur mitoyen de la rue de Cambrai où une famille du quartier et quelques jeunes gens discutent. Un jeune homme m'invite à m'asseoir à ses côtés, distanciation préservée, le temps de regrouper les potentiels danseurs autour du cercle figuré par un dessin au sol, un air de tango traditionnel diffusé par une enceinte annonce le début de l'initiation. Juana et Pablo évoquent ce que le tango leur signifie en quelques mots simples mais bien choisis. J'avoue me préserver du tango, une forte appréhension à m'abandonner à cette danse dont le contact très sexué et la figure d'une femme soumise au désir de l'homme ne m'attire guère. Cependant un ami des danseurs me convainc dans sa description d'une invitation au voyage. L'image me séduit et je cède à la tentation d'entrer en contact avec cette danse. Juana alias Prescilla énonce clairement un premier déplacement : le tango est une façon de marcher. Mes baskets effleurent le sol dans une marche souple rythmée par le son des bandonéons, je me prends au jeu et m'amuse de ce mouvement avec légèreté, tout en gardant bien l'ancre au sol. Il est temps de passer au duo, étonnant il y a plus d'hommes que de femmes, cela est dû au lieu ? J'accepte l'invitation de François, un jeune homme d'apparence timide, mais par-dessus le masque le regard franc signe sa volonté à danser avec moi. La manœuvre d'approche ne suscite pas de réaction de défense et puis j'ai pratiqué le contact improvisation ! Ma main posée sur son épaule avec attention, je suis les consignes données par les impulsions de son buste. Un peu hésitant.e.s puis de plus confiant.e.s nous parvenons à un début de chorégraphie. Je reste extrêmement concentrée sur les balancements, le passage des appuis manque d'assurance mais j'ai le sentiment d'avoir saisi en quoi le tango peut nous toucher au-delà des fantasmes. Changement de partenaire, Pablo alias Camille me prend en main. Avec délicatesse, mains posées sur la poitrine au niveau du cœur, je sens la fermeté du danseur averti. Avec précaution il me guide, me corrige : ne pas écarter les pieds, garder la permanence du rapport au sol, le contact est beaucoup plus fort qu'avec mon précédent cavalier, mais j'accepte, très confiante et rassurée par la maestria du tangero. Je me laisse alors emmener dans ce corps à corps voluptueux, me surprenant à la vélocité de mes pas en marche arrière. En aucun cas je ne me sens en danger, c'est rétroactivement que je réalise là où il a su me conduire : moment éphémère, impalpable, le plus intime et le plus personnel, comme assujetti à l'ivresse de la danse. Cela me semble presque naturel, flotter comme dans un bateau, tanguer, mais c'est de là que vient le tango non ? Le sentiment de recevoir, d'avoir reçu plus que donner, mais j'ai donné, je me suis abandonnée. Une grande attention, une écoute et un lâcher-prise. Un peu sauvage, comme ce lieu sans aucune violence. La musique cesse, Camille sourit, c'est la première fois que je croise son regard depuis le début de notre danse, il m'interroge : des questions ? Banalement je dis ne pas savoir où poser mon regard, en fait je n'ai rien vu, rien regardé ; juste ressentir, être touchée, s'émouvoir, se mouvoir. Il rit et me répond : *Ce n'est pas le plus important, tu n'as pas regardé tes pieds et ça c'est très bien.*

P.L.

Danse la friche, Initiation au Tango afro-argentin proposé par Juana et Pablo, samedi 22 août 2020, Friche Saint-Sauveur, Lille, <https://fetelafriche.wordpress.com/>.

## Interruptions

Profitant sans doute de ce que l'actualité sanitaire mobilisait notre attention, les chorégraphes-danseurs Anna Halprin et Raimund Hoghe nous ont quittés ces dernières semaines. La rédaction des Démêlées ne peut se résoudre à ne pas rappeler ici leur mémoire.

De la même génération que Merce Cunningham, Anna Halprin est une figure aussi importante que le maître new-yorkais. Longtemps demeurée au bord du mainstream chorégraphique, elle fut reconnue dans les années 60 par l'ensemble des acteurs principaux de la Judson Church et développa un répertoire majeur. Elle aura été l'une des premières à danser en talons aiguilles dans les parkings, à ouvrir ses collaborations aux extérieurs du monde de la danse, à rejeter la discipline du beau mouvement au bénéfice de celui propre à chacun.e. Son travail était en prise avec les luttes sociales, sa compagnie fut multiculturelle bien avant que n'aboutisse le mouvement en faveur des droits civiques pour tous aux États-Unis. Elle s'engagea artistiquement et politiquement lors de l'assassinat de Harvey Milk, premier conseiller municipal ouvertement homosexuel de San Francisco. Victorieuse par deux fois d'un cancer grâce à la danse, elle a initié la danse-thérapie. Son influence sur des chorégraphes comme Simone Forti, Yvonne Rainer, Trisha Brown ou en France Alain Buffard et beaucoup d'autres fut déterminante. L'une de ses pièces majeures, *Parades and changes*, fut encore donnée à Lille au Grand Sud dans le cadre des Latitudes Contemporaines en 2019 grâce au travail magistral entrepris par Anne Collod pour remonter plusieurs pièces de son répertoire.

Comment ne pas se souvenir de Raimund Hoghe, régulièrement invité dans la région au festival Lignes de corps de l'Espace Pasolini de Valenciennes ou au Vivat d'Armentières du temps de Vivat la danse que dirigeait Eliane Dheygere ? Bien avant que le thème de l'hybridité soit à la mode, Raimund Hoghe l'incarnait en imposant son physique de petit homme bossu sur la scène pour le confronter à toute corporéité, plaident ainsi pour une internationale des corps. Ancien dramaturge de Pina Bausch, il « *jeta (le sien) dans la bataille* », comme il aimait à le dire en citant Pasolini, mêlant générations, musiques et objets dans des rituels bouleversants. Il revisita les grands titres du répertoire : *Swan Lake, 4 acts* (2005), *Sacre - The rite of Spring* (2004), *Bolero-Variations* (2007). On retiendra notamment aussi *L'après-midi* (2008), solo qu'il chorégraphia pour Emmanuel Eggermont et montré plusieurs fois dans notre région.

Ces deux artistes mériteraient plus que ces quelques lignes mais si vous ne connaissez pas leur travail, il est facile de le découvrir par les livres, les vidéos. Cela ne remplacera jamais l'expérience du spectacle mais cela étonnera plus d'un spectateur actuel, surpris de repérer leur influence dans bien des propositions d'aujourd'hui.

F.F.

**Compagnies, spectatrices et spectateurs :** pour participer et soutenir *Les Démêlées* (contribuer au financement, diffuser le journal, ou toute proposition), contacter le Gymnase I CDCN (porteur administratif du projet) : [communication@gymnase-cdcn.com](mailto:communication@gymnase-cdcn.com) ou le comité de rédaction : [contact@lesdemellees.org](mailto:contact@lesdemellees.org)

◆ [www.lesdemellees.org](http://www.lesdemellees.org) ◆ [www.facebook.com/lesdemellees](http://www.facebook.com/lesdemellees) ◆

**Les Démêlées**, critiques locales de danse, chorégraphie, performance. **Comité de rédaction** : Elena Carbonelli, François Frimat, Marie Glon, Philippe Guisgand, Pascale Logié, Marie Pons, Elliott Pradot, Armelle Verrips, Madeline Wood. **Conseil de publication** : Culture Commune scène nationale du bassin minier du Pas-de-Calais, Le Gymnase CDCN Roubaix Hauts-de-France, Latitudes Contemporaines, Théâtre de l'Oiseau-Mouche, Le Phénix scène nationale Valenciennes, Le Vivat d'Armentières Scène Conventionnée d'Intérêt National - Art et Création, L'Espace Pasolini, le Ballet du Nord CCN de Roubaix, Les Maisons Folies, le FLOW, le 188. **Directrice de publication** : Marie Glon. **Rédaction en chef** : Marie Pons. **Graphisme et mise en page** : Mathilde Delattre - Le pont des artistes. **Impression** : Tanghe Printing. N°7 – Juin 2021. ISSN 2678-5358. Tiré à 4000 exemplaires et distribué gratuitement.